

tromper à cet accent, à cette ressemblance, à ce parfum de grandeur et d'innocence, à cette majesté de l'âme et du regard ; je dis que je vous ai envoyé le duc Richard, madame !

—Tu mentais et tu mens ! murmura la duchesse livide, et courbant la tête malgré elle.

— Dites cela, si vous l'osez, à Brakenbury lui-même, répliqua Fryon hors de lui ; vous verrez ce qu'il vous répondra.

—Brakenbury ! fantôme comme tout le reste ! fantôme ! fantôme !

—Oui, si je ne l'avais rencontré, rongé par le désespoir et la folie, au fond d'un cachot voisin du mien, où il s'était laissé jeter plutôt que de dévoiler son nom et son crime. Oui, si je n'avais su relever cette nouvelle, cette précieuse trace ! et si Dieu, pour sauver au moment suprême la plus parfaite et la plus infortunée de ses créatures, ne m'eût envoyé à vous avec ces preuves devant lesquelles tout va céder et s'incliner.

—Tu as vu Brakenbury ! il existe !... balbutia Marguerite.

—Ici, chez l'hôtelier Wapers, sous ma main ; faites-le venir, madame ; faites-vous raconter comment il emporta le petit Richard dans son manteau sanglant, comme il le cacha aux bords du lac de Genève, avec quel bonheur, pour le soustraire à Richard III et à Henri VII, plus dangereux encore, il le remit au juif Warbeck, lequel le substitua au fils égorgé de sa femme adultère. Apprenez toute cette histoire, madame, de la bouche de Brakenbury, et regardez ses yeux quand vous essayerez de lui dire que Richard d'York, votre neveu, votre roi, réfugié à Bauley, n'est qu'un faussaire, s'appelle Warbeck, et que vous voulez l'abandonner aux gilets de l'usurpateur Henri VII.

Fryon s'arrêta ; sa voix expirait dans sa gorge, et Marguerite, atterrée, se tordant les mains, n'eût pu supporter une parole de plus. Ce spectacle lui fit pitié, car il ne savait rien encore. Le malheureux s'expliquait l'effroi de la duchesse comme le contre-coup d'un danger qu'on vient d'éviter.

—Mais non, reprit-il doucement. Le découragement bien naturel, après tant d'épreuves, a déjà disparu de votre esprit. Votre Altesse ignorait que sa générosité, ses sacrifices eussent pour objet le véritable héritier d'Edouard ; elle ne croyait servir qu'un imposteur, un aventurier. Il faut, en vérité, que votre âme, généreuse princesse, ait été bien héroïque pour supporter aussi longtemps le rôle de protectrice envers celui que vous supposiez être un faussaire et un juif. Mais maintenant tout n'est plus que triomphe et joie. C'est votre sang que vous défendez, et nous allons recommencer une lutte que Dieu commande, et dont rien de votre part n'a compromis le résultat. Rassurez-vous, madame, je vous l'ai promis, avant huit jours, le roi Richard sera dans vos bras !

La malheureuse duchesse poussa un cri sourd, et s'abimant à genoux devant son prie-Dieu, arracha d'une main furieuse ses longs cheveux que l'âge et les chagrins avaient à peine argentés.

—Richard ! mon fils ! dit-elle avec mille sanglots déchirants.

—Eh quoi, madame ! reprit Fryon s'agenouillant près d'elle, ne viens-je pas de vous jurer qu'il était sauve !

—Il est mort, te dis-je ! répliqua Marguerite.

—Je vous comprends ; vous voulez dire que le roi Henri VII ne respectera pas l'asile inviolable de Bauley ; qu'il en arrachera le prisonnier. Mais ce sera pour le transférer dans une autre prison. On ne touche pas à la tête d'un prince de sa race, madame, quand l'Angleterre veille, et que vous, duchesse souveraine et fille d'York, vous affirmez qu'il est votre neveu ! Oh ! tant que vous avouerez Richard, ne tremblez pas pour lui.

La duchesse se souleva le front inondé de sueur, et, saisissant le bras de Fryon de sa main de marbre :

—Eh bien, murmura-t-elle épuisée, aujourd'hui même cette main a signé que Richard d'York est un fourbe, et s'appelle Warbeck ; et cette déclaration, ce blasphème, l'ambassadeur d'Henri VII l'a peut-être déjà remise à son maître.

Fryon leva au ciel un regard que nulle parole humaine ne saurait traduire. De là, de cet asile de gloire incorruptible, il abaissa ses yeux sur la misérable toute-puissante qui gisait anéantie à ses pieds. Sa pensée parut chercher à lutter encore contre l'irrémissible malheur de cette famille maudite, puis soudain, comparant ses forces de pygmée à ces scélérates de géants, il rejeta son manteau sur son épaule, et s'élança hors du palais pour respirer un air pur de tant de perversité.

—O mon Edouard ! gémissait la duchesse. O cher York ! j'ai tué notre unique enfant !

Et l'on entendit ce front chargé de couronnes résonner sourdement sur le chêne luisant du parquet.

CHAPITRE VII

LE TIGRE ET LA GAZELLE.

Après la catastrophe de Bermondsey, Catherine Gordon, prisonnière de Henri VII, avait été conduite dans un appartement de l'abbaye, gardée avec la plus extrême rigueur, bien qu'avec de grands respects, et jamais le roi n'avait laissé arriver près d'elle que son chapelain, chargé de négocier sa séparation d'avec Richard.

La tâche était devenue difficile, même pour un confident du Salomon de l'Angleterre. Les faibles sont invulnérables quand une fois ils se défient. Et combien Catherine n'avait-elle pas de motifs pour se défier à Bermondsey !

La trahison de Susannah, le guet-apens de l'abbaye, la séquestration d'une femme sans défense ; d'un autre côté, l'incertitude poignante du sort réservé à Richard, n'était-ce point assez pour éveiller la prudence dans un esprit naturellement pénétrant et exercé, par l'habitude des cours, aux combinaisons de la politique.

Rien que par ces considérations, Catherine eût été invincible ; mais une autre force, incalculable, irrécusable, venait s'adjoindre à l'instinct de conservation. Catherine aimait Richard ; elle l'aimait éperdument depuis sa défaite. Tout ce qui, chez un autre, eût étouffé l'amour, c'est-à-dire les doutes, les déceptions, l'absence, tout cela, aux yeux de Catherine, avait doublé le prestige de Richard. Elle le sentait innocent ; elle comprenait son dévouement sublime ; elle était fière de le lui avoir inspiré. Cette preuve que le généreux fils d'Edouard cherchait à travers les embûches, au mépris de sa vie pour l'offrir à sa compagne, Catherine n'en avait plus besoin pour le croire prince, pour l'adorer comme époux et roi. En vain la reine mère avait-elle emporté dans sa tombe tout espoir de la réhabilitation de Richard, Catherine était convaincue, elle avait la foi, cette foi qui suscite les martyrs et fait éclore les martyrs.

Croyant profiter de l'isolement, de la torpeur apparente de la prisonnière, le chapelain commença sur le-champ ses attaques. Il expliqua que le roi ne pouvait encore prononcer la mise en liberté d'une insensée qui continuait à se parer du titre de duchesse d'York, usurpation incompatible avec quelle grâce que ce fût.

Catherine répliqua qu'elle ne demandait pas de grâce ; qu'elle s'était mariée avec un prince du nom d'York ; qu'à l'autel, avec l'anneau de ce prince, elle avait reçu son nom, honneur qu'elle conserverait jusqu'à son dernier soupir.

Comme on lui objectait l'imposture de cet époux, et la fausseté de son titre, elle répondit que le devoir d'un ministre chrétien consiste d'ordinaire à faire respecter le sacrement du mariage, et non pas à calomnier l'époux devant la femme ; que, d'ailleurs, cette imposture n'était prouvée par rien ; qu'une victoire du roi Henri et sa bonne chance montraient tout au plus qu'il était le plus fort. Elle conclut en demandant des juges ; décidée, disait-elle, à n'expliquer ses motifs que devant un tribunal digne de sa condition.

Le chapelain sortit décontenancé par cette défense de lionne. Mais son maître le renvoya chez Catherine avec ordre de lui annoncer qu'elle prodiguait en vain l'héroïsme ; que l'imposteur, prisonnier comme elle, ne lui saurait pas gré